

1

Bousquet avait horreur de ces situations : celles où il devait aller présenter ses condoléances à la famille d'un défunt. Pourtant, il en avait vu des morts ! Depuis dix ans qu'il exerçait le métier de médecin généraliste, il avait été confronté à des fins de vie, des soins palliatifs, des mourants... Riches, pauvres : tous égaux ! C'est la seule vraie égalité ! se disait-il souvent. Cette fois-ci, c'était un mort riche, mais ça lui était égal : ce qui l'embêtait, c'était moins de n'avoir pas pu faire plus pour son patient que de ne savoir quoi dire dans ce genre de situation : – Vraiment désolé !... Sincères condoléances !... Il a l'air reposé, détendu, n'est-ce pas ?... Des expressions toutes faites qui comblent de façon presque comique l'impuissance des mots et des actes.

Et impuissant, Bousquet l'avait été pour monsieur Léon De Lauris : un homme de 63 ans en bonne santé apparente, sans antécédent important si ce n'est une chirurgie lombaire sur hernie discale, sans facteur de risque, pas de tabac, pas de cholest-

térol, pas de surpoids, un homme plutôt sportif, marcheur, chasseur, ancien PDG d'une entreprise, à la retraite et depuis peu passionné de cartes postales anciennes. Une toux sèche persistante depuis un mois. Une radio puis un scanner : une tumeur thoracique inopérable. Même pas eu le temps de commencer la chimio et la radiothérapie : la tumeur s'est nécrosée en son centre ; son contenu, en quelques jours, a embolisé et métastasé partout dans l'organisme, entraînant des douleurs opiniâtres, une anorexie et la mort par cachexie. Bousquet n'en revenait pas. Il avait, pendant sa carrière, rencontré et soigné de nombreux patients cancéreux. Beaucoup, bien sûr, s'en étaient sortis ; d'autres pas, mais parmi ceux-là, l'évolution avait toujours pris « un certain temps » ; il y avait eu des phases dites de rémission, des rechutes, de l'espoir, des périodes sombres et petit à petit, la mort approchait et on s'y habitait et quand elle arrivait, finalement, tout le monde était prêt : l'entourage, le médecin et le patient. Pour monsieur De Lauris, tout avait été très rapide, trop rapide. Une évolution pareille à celle d'une maladie infectieuse ou cardio-vasculaire : jamais Bousquet n'avait été confronté à un aspect aussi aigu de la maladie cancéreuse.

En passant la grille de la propriété des De Lauris, Bousquet repensait à cet homme droit, simple, aimable sans être pourtant sympathique, un homme

que Bousquet voyait une fois l'an pour des pathologies courantes ou pour prescrire un bilan sanguin.

Le mas des De Lauris lui apparut au bout de l'allée, à moitié cachée par les branches des oliviers. Jamais le trajet sur les petits cailloux crissants de l'allée ne lui parut aussi long. Le mas était imposant mais pas massif, tout en briques. La porte s'ouvrit dès qu'il gravit le perron.

– Entrez docteur...

Madame De Lauris était méconnaissable : elle, d'habitude maquillée, pomponnée, couverte de perles et de bijoux, avait là le teint d'une pâleur extrême, les yeux cernés, les cheveux défaits, le nez rouge.

– Mes condoléances, madame De Lauris... dit Bousquet d'une voix blanche,

– Je ne m'y fais pas docteur, je n'y arrive pas, je ne m'y fais pas... il faudra que vous me donniez quelque chose... ça a été trop vite, c'est trop brutal...

Bousquet suivit la maîtresse de maison le long de couloirs sombres où l'on devinait sur les murs des assiettes peintes, quelques tableaux, sombres eux aussi. Il avait la tête vide, complètement vide, comme un enfant qui va être confronté à quelque chose de nouveau, d'inconnu. Il n'avait, pour monsieur De Lauris, ni su quoi faire, ni su quoi dire ; il se retrouvait maintenant dans la même situation, ne sachant ni quoi faire, ni quoi dire, répondant à

Madame De Lauris de façon évasive, consensuelle, universelle, neutre.

Monsieur De Lauris était mort dans sa chambre à l'étage, au petit matin. On meurt souvent au petit matin, comme les condamnés à mort que nous sommes tous. Le corps avait été installé dans une pièce du bas, improvisée en chambre funéraire. En y pénétrant, le nez professionnel de Bousquet perçut instantanément l'odeur caractéristique du formol : les thanatopracteurs avaient déjà œuvré.

Dans la pièce, quelques personnes, toutes des hommes, entouraient le lit du défunt faiblement éclairé. Aucune d'entre elles ne pleurait mais toutes trahissaient sur leur visage une certaine stupeur, une incompréhension. Ces visages tourmentés contrastaient avec celui du mort : jaune citron mais détendu, cireux, paisible, presque souriant.

– Il a l'air reposé, n'est-ce pas ? glissa madame De Lauris à Bousquet.

Bousquet et madame De Lauris se rendirent à la cuisine, une pièce couverte du sol au plafond de faïences jaunes et bleues.

– Merci d'être passé, docteur, pouvez-vous me prescrire quelques petites choses pour tenir le coup ?

Bousquet s'assit à la table et installa son ordonnancier parmi les miettes de pain. Que pouvait-il bien prescrire à cette dame ? Après tout, être triste

quand on vient de perdre son mari, c'est naturel, non ? Ce n'est pas une maladie ! Du magnésium, ça fera l'affaire...

– Merci docteur, je vous dois quelque chose ?

Bousquet ne réclamait jamais d'honoraires lors d'un décès. Il aurait trouvé ça plus que déplacé : d'une cupidité vulgaire.

– Bien sûr que non ! dit Bousquet en ôtant d'une main les miettes de son ordonnancier. Je vais vous laisser ; bon courage et n'hésitez pas si ça n'allait pas...

Bousquet masquait mal la hâte qu'il avait de quitter les lieux. Tout en parlant, il s'était levé et dirigé vers la porte de la cuisine. Celle-ci s'ouvrit devant lui, manquant de peu de le frapper au visage et faisant entrer un homme maigre, vêtu d'un costume noir qui semblait trop grand pour lui.

– Pardonnez-moi, j'ai failli vous blesser : je suis le neveu de monsieur De Lauris, le fils de sa sœur, vous êtes bien le docteur Bousquet, le médecin traitant de mon oncle ?

Le ton était courtois mais ferme. L'homme, assez jeune, avait un visage très maigre dont on ne se rappelait que les yeux, deux billes bleues qui vous fixaient intensément presque en louchant. Vues les circonstances brutales du décès, Bousquet s'attendait à des reproches.

– Merci de vous être déplacé, docteur, dit le

jeune homme, je voulais vous rencontrer d'abord pour vous demander de bien vous occuper de Laure que nous aimons tous et qui, vous l'avez constaté, est extrêmement affectée par la mort de Léon, son époux...

– Bien sûr, répondit Bousquet, je disais à madame De Lauris qu'elle pouvait me contacter quand elle le souhaitait, si ça n'allait pas...

– Et puis, je dois vous dire... c'est un peu délicat... nous ne mettons pas du tout en doute vos compétences, docteur... mais... notre famille a été très choquée par le décès de Léon que rien ne laissait présager, et... que s'est-il passé précisément ?

L'homme loucha en fixant Bousquet de ses yeux bleus et ses joues se creusèrent dans une crispation nerveuse.

– Je l'ai expliqué à madame De Lauris, répondit Bousquet, votre oncle a développé une tumeur thoracique extrêmement agressive ; celle-ci a certainement grossi pendant assez longtemps de façon complètement asymptotique, c'est à dire sans aucune manifestation extérieure : pas d'amaigrissement, pas de signe clinique ; et le jour où la toux est apparue, il était déjà trop tard...

– Mais mon oncle, docteur, reprit le jeune homme, a toussé quelques semaines avant qu'une première radio des poumons lui soit faite, sans vouloir vous offenser...

Bousquet avait l'habitude de ces réactions lors des décès : il y a d'abord l'abattement puis la révolte et enfin l'acceptation. On en était à ce moment de la révolte. Bousquet répondit calmement :

– Votre oncle n'avait aucun facteur de risque particulier de faire un cancer pulmonaire : il ne fumait pas, n'avait jamais travaillé dans l'amiante. Lorsqu'il s'est mis à tousser, il avait un peu de fièvre, je l'ai traité pour un syndrome infectieux et voyant que cette toux persistait, je lui ai ensuite prescrit des examens à faire...

Voilà. C'était fait. Bousquet avait dû se justifier. Mais avait-il le choix ? Pouvait-il dire à ces gens : « Désolé, je suis au secret médical, je ne peux rien vous dire » ou « occupez vous de votre métier, moi je m'occupe du mien » ? Non : le docteur Bousquet n'était pas ainsi. Il préférait s'expliquer clairement avec les gens plutôt que de manquer d'humanité.

– Oui, docteur, poursuivit le neveu, je sais que vous avez fait pour le mieux, excusez-moi ; mais vous avez parlé de cancer pulmonaire, est-on sûr qu'il s'agisse bien d'un cancer pulmonaire ? D'un cancer qui a pris son départ dans un des poumons ?

Bousquet fut surpris de cette remarque et rassembla mentalement le dossier de son patient défunt. C'est vrai que monsieur De Lauris n'avait bénéficié en tout et pour tout que d'une radiographie pulmonaire face-profil puis d'un scanner tho-

racique avec injection. Ensuite, les choses avaient été très vite et il n'avait plus été possible de faire d'autres examens – notamment un prélèvement tumoral : une biopsie – qui auraient confirmé le diagnostic. Très rapidement, l'état général s'était altéré et les soins avaient été palliatifs.

– N'avez-vous pas été surpris, docteur, insista le neveu, de la rapidité avec laquelle la maladie a évolué et a été fatale ? Je sais que cela peut paraître absurde mais... s'il y avait eu autre chose... ?

– En réalité, précisa Bousquet, ce n'est pas l'expansion de la tumeur qui a directement tué votre oncle mais des complications septiques et emboliques...

Les propos de Bousquet devenaient techniques et le neveu se contenta de réponses évasives :

– Oui, bien sûr... et pourtant... cela a été trop rapide...

– La seule façon de connaître précisément la cause du décès, conclut Bousquet, serait une autopsie...

Comme souvent, la logique de l'intelligence se heurta à l'émotif et au passionnel :

– Une autopsie ? Mais vous n'y pensez pas, docteur, voyons ! s'écria le neveu, tandis que madame De Lauris s'était retournée en sanglotant.

Pourtant, c'était tout ce qu'il y avait de plus logique. C'est vrai qu'on ignorait la cause exacte du

décès. Le certificat avait été rédigé par Montuelle, le médecin de garde, à 6 heures 30 du matin. Il ne connaissait pas le patient. Il a rédigé le certificat selon ce qu'il a constaté et ce qu'on lui a expliqué.

– Je ne peux rien vous dire de plus, lança Bousquet en passant entre le neveu et madame De Lauris, je dois vous laisser, ma consultation m'attend...

En quittant la cuisine, Bousquet sentit les yeux bleus du neveu lui transpercer le dos.

Bousquet fut soulagé de monter dans sa voiture et de reprendre la route. Il aimait, en faisant ses visites, contempler les étendues de vignes vertes et dorées qui s'étendaient de villages en villages et cela le détendait, le calmait même. Au cabinet, il se sentit heureux, presque euphorique, de consulter les uns et les autres pour des pathologies bénignes, sans doute le contrecoup de la tension qu'il avait subie chez les De Lauris. Pourtant, après avoir quitté son dernier patient, Bousquet ne put s'empêcher de repenser à Léon, Léon De Lauris, emporté à 63 ans par un cancer foudroyant. Il se sentit triste. Triste pour Léon, pour sa veuve, pour sa famille. Mais c'est comme ça ; la vie continue. Bousquet en était déjà à la troisième phase : l'acceptation.